



Une femme à la mer

Marie Darrieussecq Un vingtième livre où le drame de l'exil est abordé avec distance et subtilité

Erwan Desplanques

En littérature, écrire sur les migrants est le meilleur moyen d'échouer. Trop de bons sentiments attendus, de prétentions héroïques ou d'indignations houleuses... Il faut avoir le talent de Marie Darrieussecq, qui signe ici son vingtième livre, pour s'y risquer et aborder le drame de l'exil avec la distance et la subtilité nécessaires. Proposer une relecture pop et oblique de l'actualité, sensible mais dénuée de sensibilité.

La quatrième de couverture du roman donne le ton : « Rose est héroïque, mais seulement à ses heures ». Cette psychologue d'une quarantaine d'années part en croisière, seule avec ses deux enfants. Nous la suivons à la veille de Noël, au large de la Méditerranée. Le décor du paquebot est un cauchemar en soi, avec ses casinos, ses restaurants climatisés et ses dix étages bondés de touristes (« une ville rêvée, l'utopie à la portée des déambulateurs »). Surgit un rafioteur avec, à son bord, des exilés engoncés dans leur gilet de sauvetage, à bout de force. La confrontation des deux univers - le demi-luxe kitsch de la croisière et la misère tout juste sauvée des flots - donne lieu à une description redoutable d'ironie. Les phrases cavalent, enflent, ex-

plosent, charriant toutes les idées que peut brasser un bateau mué en joyeux foutoir.

Un geste aussi beau qu'absurde

Rose croise le regard d'un adolescent nigérien, qu'elle cherche à aider, d'une façon ou d'une autre, forcément maladroite, puisque personne ne vous explique comment agir dans une telle situation. Elle finit par donner au jeune naufragé un iPhone, pas le sien, celui de son fils de quinze ans. Geste spontané, aussi beau qu'absurde, qui la poursuit tout au long du livre. Le lendemain, son fils cherche son téléphone partout. La mère se tait, fait diversion ou boit un énième verre d'alcool. De retour à terre, le téléphone de Rose vibre, la rappelle à sa mauvaise conscience.

C'est l'idée géniale du roman : ces coups de fil répétés du migrant qui cherche à joindre la « maman » pour lui demander de l'aide et ne font que la confronter aux limites de son empathie, de son impuissance, de son engagement. Comment aider à sa mesure, à sa dérisoire échelle ? Elle-même a une vie à préserver, confortable mais fragile, avec un couple vacillant et une ville d'adoption, Paris, devenue insupportable pour cette native du Pays basque. « La mer à traverser, la mer à boire », dit-elle, avant de partir finalement porter secours à l'adolescent à Calais. La mer partout, parfois menace, souvent consolation, et dont Marie Darrieussecq fait, de livre en livre, le puissant miroir du monde.



Marie Darrieussecq fait une nouvelle fois de la mer le miroir du monde. « 50 »

★★★★

« **La Mer à l'envers** », de Marie Darrieussecq, éd. POL, 250 p., 18,50 €.